

bientôt, on put distinguer deux ou trois objets étranges, comme des carapaces de grandes tortues. Puis, cela prit une forme : c'était des malles au couvercle bombé, recouvertes de cuir bruni, cerclées de lames de fer.

L'homme pria les robustes pêcheurs de charger ces malles dans leur chaloupe et de le reconduire, lui et ses objets, à Halifax, leur promettant de les dédommager amplement de leurs peines.

Ce qui fut fait.

William Brandon put rentrer chez lui, seul survivant de l'équipage de la goélette perdue corps et biens, sans que personne sût jamais ce qu'elle était devenue

* *

A dater de ce jour, tout changea pour lui.

Il acheta l'une des plus belles propriétés de la ville naissante ; un luxe inouï présida à l'ameublement de la maison. Des serviteurs furent engagés ; William donna des réceptions, invita le gouverneur, se vit l'objet de l'envie de tous ses compatriotes. L'or roulait : sa femme et lui ne se refusaient rien.

Durant des années, ce fut un tourbillon-insensé, une débauche de faste.

L'infâme Lawrence avait péri misérablement en 1760 ; J. Belcher lui avait succédé la même année. Celui-ci gouverna trois ans la Nouvelle-Ecosse. Il fut le commensal obligé de William.

L'ignorance encroûtée du soudard parvenu, ignorance perçant jusque dans le luxe de mauvais ton qui l'entourait, l'empêchait seule d'être du conseil du gouverneur. Celui-ci condescendait cependant à lui exposer les lignes de la politique que pouvait saisir l'intelligence obtuse de l'amphitryon, qui hasardait, de-ci, de-là, une stupide observation, amenant le sourire aux lèvres des nobles écorcheurs.

En 1763, ce fut Montagu Wilmot qui prit la direction des affaires de la Nouvelle-Ecosse. William se montra, comme il l'avait été auprès de ses prédécesseurs, son plus plat courtisan.

Cependant, son humeur n'était plus la même ; parfois, d'un silence farouche, il paraissait ne s'apercevoir de rien de ce qui se passait autour de lui, il n'entendait pas ceux qui lui parlaient ; parfois, il s'enfermait à double tour dans sa chambre, ne voulant ouvrir à personne : on l'entendait se promener fiévreusement de long en large, on percevait des soupirs comme des gémissements.

A ces crises succédaient des éclats bruyants ; il organisait de somptueux festins auxquels il conviait toute la cour du gouverneur et le gouverneur lui-même... mais il arriva, à plusieurs reprises, qu'au plus fort de la fête, son regard prenait soudain une fixité étrange, la pâleur couvrait son front, ses traits se crispaient douloureusement.

Il restait dans cet état un quart d'heure, une demi-heure, insensible à tout bruit. Ses cheveux roux se hérissaient ; des sons rauques lui montaient à la gorge : en proie à une visible terreur, il se levait tout à coup et disparaissait au milieu de la confusion amenée par ces inexplicables procédés.

L'année 1764 s'écoulait ; mais en même temps augmentait la bizarrerie du caractère de William.

En vain sa femme, ses meilleurs amis, avaient essayé de connaître la cause de ses accès, le motif de ses terreurs : il niait énergiquement les uns, et disait, quant aux autres, ne craindre ni Dieu, ni diable, ni personne ! Dieu, disait-il en blasphémant, n'est qu'un vain mot (le protestantisme ayant détruit les perfections qui constituent l'essence de l'Etre Eternel) ; le diable n'existait que dans l'imagination facilement excitable des femmes et de enfants ; son or suffisait à le garantir des mauvais desseins des hommes.

* *

La dixième année depuis le naufrage de la goélette avançait vers son terme. Le malheureux William devenait de plus en plus sombre.

C'était des jours, puis des semaines, qu'il disparaissait ; non plus en s'enfermant dans sa chambre, mais en courant des courses folles, échevelées, à travers les campagnes : des paysans qui l'avaient vu passer quand

la nuit s'appesantissait sur le chaume comme sur le cuivre des coupoles, prétendaient que ses yeux semblaient des charbons ardents, que son souffle précipité, c'était comme une fumée de soufre. Et les pauvres Acadiens se signaient dévotement à son aspect, tandis que les Anglais et les Ecossais rentraient à la hâte en proie à la plus grande épouvante.

Sa femme essaya de l'empêcher de sortir ; elle ferma sur lui à double tour la porte de sa chambre : elle entendait, quelques instants après, le bruit de la chute d'un corps. Elle se précipitait au dehors : rien, pas une trace !... Elle courait à sa chambre : la chambre était vide !

Un jour—c'était vers la fin du mois d'août 1765—William, plus tranquille, avait passé quelques heures avec sa femme ; il avait diné même avec elle, chose qui ne lui était plus arrivée depuis des mois.

Il ne lui avait pas parlé beaucoup, c'est vrai : mais elle s'estimait heureuse de l'avoir vu demeurer si longtemps calme, après ce dont elle avait été témoin impuissante jusqu'ici.

Il rapprocha son fauteuil de la chaise basse où était sa femme. Comme s'il sortait d'un rêve interminable, il parut vouloir lui parler : ce fut elle qui commença.

Fleur de Picard

(A suivre)

GAZOUILLIS

"Si, allant au jardin, vous interrogez les fleurs et demandiez à l'une d'elles :
—Qui es-tu ?—elle vous répondrait :
—"EGO VOX," je suis une voix."
(Saint-Paul de la Croix.)

Dans notre bonne vieille province, le printemps n'éclate pas rapidement. Il vient, pas à pas, entremêlé de giboulées et de jours froids, et les herbes et les fleurs, de même que les bourgeons des arbres, n'éclatent que lentement sous les rayons voilés de brume d'un soleil incertain. Mais ces préludes hésitants n'en sont que plus attendus, plus attentivement guettés, et le premier perce-neige, la première primevère sont cherchés comme on cherche un trésor...

Si vous aimez les primeurs, suivez-moi, chers lecteurs, quittons ces rues encombrées de voitures et de piétons affairés ou désœuvrés : allons plus loin, cherchons la solitude et le calme de la montagne.

Dans une promenade, dont personne encore aujourd'hui n'a troublé le silence, je veux vous montrer des beautés que vous n'avez jamais vues.

"Ce n'est pas le printemps et ce n'est plus l'hiver :
Déjà sous le fin gazon vert
On voit poindre les fleurettes."

Il y a même des fleurettes qui font plus que de poindre et qui sont en plein épanouissement, celles qui paraissent avant les feuilles. Sur ce tertre humide, nous allons voir s'élever de petites lampes solitaires toutes couvertes d'un duvet argenté et portant à leur sommet des fleurs jaunes disposées en capitules ; elles sont petites et ressemblent assez au "sweet buttercup." Leur vie est courte, au mois prochain elles auront disparu pour faire place à de larges feuilles vertes en dessus, blanches en dessous, en forme de cœur anguleux et denté, (triste cœur, n'est-ce pas ?) Cette fleurette s'appelle le pas d'âne, et pour cette fois, l'âne va bon pas, puisqu'il devance d'un long mois les autres membres de sa famille qui sont : la belle marguerite dont les fleurs blanches brilleront bientôt avec tant d'éclat dans l'herbe des prés, la modeste pâquerette, l'arnica à corolle d'or, l'élégante étoile bleue de la chicorée sauvage, et... dent de lion avec ses houppes soyeuses, les chandelles, comme disent les petits enfants mutins, qui se plaisent à souffler dessus pour faire s'envoler les graines. Et, s'il en reste une seule sur le réceptacle, quel mauvais présage... pour les petits souffleurs de chandelles, car

pour nous cela signifie seulement que la graine non envolée est tout bonnement incomplètement mûre, et du reste nous ne consultons pas dent de lion sur notre destin futur.

Passons rue Sherbrooke, je vous prie, pour admirer les jardins de nos Crésus canadiens. Quelles belles plate-bandes de jonquilles et de narcisses. Les boutons de tulipes commencent à grossir, et les jacinthes s'entr'ouvrent déjà. Les lauriers-tins sont fleuris, et voici les daphnés qui commencent à exhaler leur suave parfum. Ceux que vous admirez et qui élèvent leurs bouquets de fleurs blanches aux pétales un peu épais à l'extrémité de leurs rameaux chargés de feuilles arrondies et d'un vert intense, sont des daphnés lauréoles. N'est-ce pas qu'elles sont belles, ces fleurs variées ? Que diriez-vous, cependant, si je vous en découvrais de plus belles encore ?...

Ici, hier, j'ai vu, en rêve ou en réalité, je ne sais, un lierre des bois paré des perles de la rosée de mars, dont les feuilles chantaient un cœur souriant et délicat. Tout près de lui, les branches d'un houx, ornées de leurs petites baies luisantes d'un si beau rouge, jaillissaient comme des rubis. Autour d'eux, le bluets, soulevant les feuilles sèches et l'herbe renaissante, semblait ouvrir ses yeux bleus pour regarder le ciel et guetter l'arrivée du printemps ; la timide violette, avec sa corolle embaumée, imprégnait l'air des doux souvenirs du bonheur...

Je me sentis envahir par l'impression solennelle d'une nature renaissante, et lorsque lierre des bois me demanda le secret de mes chants joyeux, je répondis :

"Pour aujourd'hui, il est dans ta douce rêverie
Donne plus souvent l'essor à tes feuilles, Lierre des bois,
et d'un regard confiant suis-les dans l'espace en remerciant Dieu d'en avoir fait des messagères de joie et de bonheur."

Fleur de

DUEL CAVALOTTI-MACOLA

(Voir gravure)

On sait quels sont nos sentiments au sujet du duel, que quelques fous, une partie d'imbéciles et des idiots regardent comme l'*ultima ratio* en fait d'honneur.

Le duel est un outrage direct à la Divinité et à l'humanité : il est lâche, comme l'est le suicide. Bien loin de laver l'honneur, il lui arrive fréquemment de faire mordre la poussière à celui à qui tout homme raisonnable donnerait raison.

Tel est précisément le cas dans le duel Cavalotti-Macola.

Félix Cavalotti était membre de la Chambre des députés au Monte Citorio, et journaliste socialiste par dessus le marché : c'était l'un des chefs de la gauche socialiste.

Il combattit avec énergie la triple alliance ; se signala dans la campagne menée contre les concussions de Crispi, président du Conseil des ministres d'Italie.

Crispi dut résigner son portefeuille. C'était et c'est encore, ce Crispi, l'homme le plus enragé contre le Pape, contre la France. Cavalotti, socialiste, ne pouvait être pour le Pape, mais il était du moins pour la France.

Cavalotti naquit à Milan le six novembre 1842. En 1870, il fut poursuivi par la police pour ses écrits républicains et se cacha trois ans.

Pour avoir fait partie des Mille du célèbre ganache Garibaldi, il faut avouer qu'il ne se montra pas fort courageux durant ces trois années.

Dans son duel, il fut blessé à la bouche dès la troisième reprise : dix minutes après, il était mort, sans prêtre, sans sacrements.

Le duel entraîne l'excommunication des deux... coqs de bataille, et des poules mouillées qu'on appelle témoins.—F. P.

Un grand médecin a dit : Médecine, pauvre science ; médecins, pauvres savants ; malades, pauvres victimes.